

*La voix de la mère dans À la Recherche du Temps
perdu*

صوت الام في البحث عن (الزمن الضائع)

de Marcel Proust

مارتيل بروش

IMAD MOHAMED ALI

عماد محمد علي

Summary

The twentieth century French novel had undergone a significant change that took the form of a radical move from the traditional son who follows his father to one who no way prevalent in the classical French novel. The new son in the 20th century novel finds himself emotionally attached which both became a new trend and approach in novel writing.

Marcel Proust's novel which can be considered a source of inspiration for most of 20th century novelists is a good example of the mother supremacy which is crystal clear from the first page through its parts and chapters till the last page. In fact, Proust had written a completely different novel from the Balzacian conventions. Unlike the latter's novels, Proust's are characterized by the omnipresent of mother and the absence of the father. Hence, Proust's novel can be considered a turning point in the novel writing. More over, the supremacy of the mother and the enhancement of its authority resulted in supremacy of the interior dialogue as a narrative technique.

The presence of the mother in the son's consciousness contributes to the deeping of his feeling of his self-attachment. As long as the sense of guilt is

strong, the return to the innermost of one's being where he can invoke his childhood and mother will be strong.

The presence of the mother in the novel created an inner realm for the son who keeps resorting to his mother's memory even after her absence during his journey into the corridors of the self. When Marcel loves a girl called Albertin, he becomes prey to his deep feeling of guilt. He was afraid that his noble love so as to make the mother eternal in the hero's consciousness.

Marcel has discovered the value of the past from his close relationship to his mother and childhood which represent a new direction of life for him. He can create out of it beautiful works if he only knows how to invest time. Hence, the hero in Proust's novel is able to regain the sense of security from the retrospective past due to the presence of the eternal mother whose memory becomes a shrine made of paper to which thousands of readers make a pilgrimage.

INTRODUCTION

Entre maman et son petit Marcel se résume toute la légèreté du langage. Effaçant toute la douleur du monde, chantant les noms si beaux et si nombreux des personnages du roman, la mère devenait, pour lui, la loi intérieure, le thème secret ou la musique intime.

Puis, un jour deux choses sont arrivées : la mère est morte et le fils se remet à écrire pour passer le temps et pour que le temps ne passe pas. Il écrit pour oublier maman, l'enterrer sous le papier, la couvrir de noms et de sensations. À vrai dire, si quelqu'un était bien son genre et valait la peine de lui dédier sa vie entière c'était bien maman, comme le dit Michel Schneider : « *Sans cette mère-là, Proust ne serait pas devenu écrivain, [...] s'il n'avait pu, à force de travail [...] s'affranchir de sa mère dans l'écriture, il serait resté le petit loup qui montre ses petits papiers à sa petite maman pour lui dire : reviens !* ».¹

¹ Michel Schneider, *Maman*, p. 34.

Possessive, aimante, omniprésente même après sa mort dans l'œuvre de son fils, elle l'a protégé, éduqué et influencé. Proust, mère et fils telle serait l'enseignante sous laquelle est fabriquée *À la Recherche du Temps perdu*, et tel sera l'axe de notre recherche : entre Madame Proust et son fils un livre s'est conçu.

Du point de vue littéraire, il serait vain, pour nous, de nier les ressemblances entre Marcel Proust l'écrivain et Marcel le narrateur, assez nombreuses pour avoir pu égarer. L'on trouve bien dans le roman les grandes lignes d'une existence : l'enfance, l'adolescence, la vie mondaine, la vie cloîtrée, comme avoue Proust dans *Le Temps Retrouvé* : « **Je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée, je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur** »².

La conscience moderne

Il est indéniable que le XIX^e siècle a marqué un grand tournant dans la construction romanesque. Cela se manifeste par la grande transformation qui a eu lieu dans la conscience du fils. D'ores et déjà, ce dernier ne s'est plus confié à suivre la voie traditionnelle du roman classique, autrement dit le roman du père. Ainsi, le roman moderne se trouve dans l'obligation de trouver une autre conscience pour le héros afin de se débarrasser de la toute-puissance du père. En réalité, le succès de cette nouvelle orientation est notamment dû à Flaubert et Stendhal. Ceux-ci avaient tendance à éloigner leurs héros de la maison paternelle à la recherche d'un autre lieu, à savoir d'un nouveau destin pour l'avenir du roman.

Lorsque le fils quitte son lieu, son enfance restera, bon gré mal gré, vivante dans sa mémoire, au point qu'il devient plus attaché à son enfance que le héros traditionnel, celui qui s'habitue à mener sa vie à la maison paternelle. De toute façon, la nostalgie pour le premier lieu aurait des effets sur la structure du roman. Pour que le romancier puisse octroyer une empreinte humaine à ce lieu abondonné par le fils et justifie sa présence permanente à l'esprit du héros, soit il suggère la voix de la mère dans la mémoire du fils voyageur, soit il le pousse à s'attacher à une dame plus âgée que lui dans une grande ville comme Paris. Ce type de lien est, en réalité, très souhaitable par Flaubert et Stendhal, car d'après

² Marcel Proust, *RTP, VII Le Temps Retrouvé*, p. 206.

eux c'est la meilleure façon d'observer les réactions du héros:son équilibre intérieur et son éducation sentimentale³. De facto, l'éducation sentimentale a longuement préoccupé Flaubert ; il croyait que c'était la première crise de l'homme au XIX^e siècle comme elle serait la crise essentielle du XX^e siècle. Nous trouvons dans *Madame Bovary*, à titre d'exemple, la mère de Charles qui a complètement maîtrisé le destin de son fils. Celle-ci y était négative dans la mesure qu'elle était responsable de la mauvaise éducation de Charles et, plus tard de ses conduites idiotes envers sa femme Emma. Ainsi, le roman de Flaubert oscillait entre deux types contradictoires de conscience : la conscience classique du père et la conscience moderne de la mère. Comme Charles s'est élevé auprès de sa mère, Emma a vécu son enfance auprès de son père. Tous les deux ont perdu l'équilibre dans le roman.C'était le cas de Stendhal qui, à l'instar de Flaubert, a fait de Julien Sorel un héros douteux, à qui le lecteur ne pourrait pas se confier.

Nous pourrions considérer *À la Recherche du Temps perdu* qui a inspiré la plupart des romanciers du XX^e siècle comme un signe incontestable de la prédominance de la mère depuis la première page du roman jusqu'à la dernière, en passant par ses chapitres et ses parties. Proust a créé un roman à l'antipode des traditions balzacienes en insistant sur le personnage de la mère, où le père est presque absent. C'est de ce point de vue exactement que nous pourrions constater que *RTP* est une grande révolution dans l'art romanesque.

En plus, c'est avec la prédominance de la mère et son influence augmentée que le monologue intérieur domine le roman de Proust ainsi que le roman du XX^e siècle. La présence de la mère à l'intérieur de l'esprit du fils a sensibilisé, en consistance, le héros en s'identifiant à lui-même. Toutes les fois que le sentiment de culpabilité était fort, le retour intérieur chez le personnage serait clair, là où le fils retrouve son enfance et la voix de sa mère. Proust a débuté son roman en rappelant la tendresse de sa mère qui chaque soir, venait lui donner dans son lit un baiser impatientement attendu.⁴

Camus, quelque temps plus tard, a également commencé son roman par la mère qui est, à peine, morte pour une raison ignorée par Mersault ; pourtant celle-ci restera vivante dans son esprit jusqu'au dernier moment de sa vie exactement comme la mère du héros de Proust.

³ Nous nous inspirons librement de Dr. Mouhanad Younis, *Royaume du père-Royaume du fils*, *Quotidien Al-Jumhourriyah* n.° 7307, p. 7, 1989.

⁴ Voir P.G Castex, P.Surer, G.Becker, *Histoire de la littérature française*, p. 840.

D'une façon plus générale, et au-delà de la relation mère-fils, il est vrai que la littérature regorge de romans consacrés à la figure maternelle, ou qui y font souvent allusion. À ce propos, lorsque nous évoquons la figure de la mère dans la littérature, quelques ouvrages nous reviennent naturellement en tête : *Le Livre de ma Mère* d'Albert Cohen, *Poil de Carotte* de Jules Renard, ou encore *Le Château de ma Mère* de Pagnol en sont les meilleurs exemples. Bien entendu, la liste ne se termine pas. Et il y a autant de listes personnelles qu'il y a d'histoires maternelles.

Le baiser du soir

Le plus grand roman du XX^e siècle s'ouvre par ce baiser : « ***Longtemps je me suis couché de bonne heure.*** »⁵ Les personnages sont une mère et son fils. L'action n'est rien : un baiser que la mère n'a pas donné. Lorsque ses enfants sont petits, comme tant de mères, Jeanne va les embrasser dans leurs lits. C'est le baiser du soir, les couvertures qu'on borde, la bougie qu'on souffle. Ce rituel est celui de millions d'enfants dans le monde, qui comme bébé Robert, le frère cadet de Marcel, s'endorment paisiblement dès qu'ils ont fermé les yeux. Pour Marcel, ce baiser est bien plus qu'un geste d'amour ou d'apaisement. Il est, nous semble-t-il, le viatique qui lui permet d'affronter les puissances malfaisantes de la nuit et l'angoisse de la mort : « ***Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que Maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit.*** »⁶

Dans *Jean Santeuil*, Proust parlait du baiser du soir, il le considérait comme « ***la douce offrande de gâteau que les grecs attachaient au cou de l'épouse ou de l'ami défunt en le couchant dans sa tombe, pour qu'il accomplisse sans terreur le voyage souterrain.*** »⁷

Il compare ce baiser à l'hostie, comme s'il portait en lui la substance sacrée du corps maternel. Marcel attend le baiser comme une chose à manger. Son attente est à la mesure de son angoisse : incommensurable : « ***Ce qu'il fallait pour que je puisse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis qu'on doute d'elles encore au moment où on croit en elles ; et qu'on ne possède jamais leur Cœur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans le reliquant***

⁵. Marcel Proust, *RTP, I Du Côté de chez Swann*, p. 4.

⁶ *Ibid.*, p.13.

⁷. Marcel Proust, *Jean Santeuil*, p.73.

d'une intention qui ne fut pas pour moi c'est que ce fut-elle »⁸, dit-il le narrateur dans *Du côté de chez Swann*.

Dans la version définitive du baiser perdu et retrouvé, la scène fondatrice de "Combray", première partie de *Du Côté de chez Swann*, la famille de Proust recevait parfois un voisin, M. Swann. Sa présence rend impossible le cérémonial du baiser : on envoie le jeune Marcel se coucher, mais ce soir-là, il lui est impossible de dormir. Désespéré, il envoie une lettre à sa mère, à travers Françoise, la servante, pour la prier de venir l'embrasser. Il s'agit ici, il est clair, d'un cercle de manque et d'absence, car ce qu'il lui faut c'est maman :

« **Je venais de prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu maman, de l'embrasser coûte que coûte.** »⁹ Après le départ de M. Swann, les parents montent pour s'endormir sous le regard énérvé du père, le narrateur se jette dans les bras de sa mère et à sa grande surprise, le père accepte que maman demeure avec lui. Cette scène est très révélatrice car elle résume nettement le drame du coucher de Marcel, une scène qui se répète presque chaque jour pendant des années.¹⁰

Il est nécessaire, à ce propos, de signaler que Proust met en mot, à cinq reprises le baiser du soir : « *La mort de Baldassare Silvande* », « *La fin de la jalousie* » et « *Les Confessions d'une jeune fille* » trois récits tirés de *Les Plaisirs et les Jours*, Jean Santeuil et *Du Côté de chez Swann*.

Dans la vie réelle, si proche de son roman écrit par le narrateur, comme nous avons déjà dit, dans une sorte d'autobiographie, le jour même de l'accident où est mort Alfred Agostinelli, le chauffeur de Proust, il lui avait écrit une dernière lettre qu'il ne pouvait jamais lire. Alfred n'avait pas d'obsèques, pas de tombe où Marcel aurait pu paraître et se recueillir. Dans le roman, il va recopier la lettre presque mot à mot¹¹. Les lettres, les romans n'arrêtent, bien sûr, pas la mort, mais nous le croyons, et cela permet de continuer à vivre, et parfois de créer.

Un jour la mère est morte. Cette fois-là, il y avait d'obsèques et de condoléances. Il a écrit, à cette occasion, à son ami Robert de Montesquiou une lettre à la fois de circonstance et de détresse :

⁸. Marcel Proust, RTP, I *Du Côté de chez Swann*, p.183.

⁹. Marcel Proust, RTP, I *Du Côté de chez Swann*, p. 32.

¹⁰. Voir à ce sujet, Bernard Gros, *Profil d'une œuvre (A La Recherche du Temps perdu)*, p.10, et Marcel Proust, *op. cit.*, pp. (25-35).

¹¹. Ces détails sont empruntés au livre de Michel Schneider, *Maman*, p. 19.

« Ma vie a désormais perdu son seul but, sa seule douleur, son seul amour, sa seule consolation. J'ai perdu celle dont la vigilance incessante m'apportait en paix, en tendresse, le seul miel de ma vie que je goûte encore par moment avec horreur, dans ce silence qu'elle savait faire régner toute la journée si profond autour de mon sommeil [...]l'excès même du besoin que j'ai de la revoir m'empêche de rien apercevoir devant mes yeux quand je pense à elle ».¹²

Revenu de la cérémonie funéraire dans son appartement désert, il s'approche de la chambre de sa mère, où d'habitude, elle faisait du bout des lèvres le bruit d'un baiser pour lui dire "embrasse-moi".

Ensuite, pendant des années, Proust n'a écrit presque rien. Mais, ce qui est évident c'est que de cette chambre béante et muette, plus fermée que par aucune porte, qu'est enfin sorti *À la Recherche du Temps perdu* : après un temps, le fils se remet à écrire pour oublier maman. Quelque chose de capital s'est joué pour Proust entre mort et baiser, écriture et angoisse. C'est une triste date autour de laquelle tout a basculé : un trait vers l'art et la création comme pour Baldassare Silvande, héros de *Les Plaisirs et les Jours*, qui fait remonter à ce temps du baiser sa vocation du musicien :

« Maintenant je n'étais plus séparé d'elle, les barrières étaient tombées; un fil délicieux nous réunissait. Et puis, ce n'était pas tout : maman allait sans doute venir ! »¹³

À vrai dire, Proust et sa mère sont unis par ce lien complexe que les années ne vont que resserrer, rendant impossible toute séparation. La vie de Jeanne n'est en effet qu'une longue lutte pour mettre un peu de distance entre elle et son fils, le rendre capable de vivre sans elle, mais sans pouvoir elle-même se détacher. Quelques mois après la mort de sa mère, Marcel Proust écrit ces mots si significatifs à Maurice Barrès :

« Toute notre vie n'avait été qu'un entraînement, elle à me passer d'elle pour le jour où elle me quitterait, et cela depuis mon enfance quand elle refusait de revenir dix fois me dire bonsoir avant d'aller en soirée, quand je voyais le train l'emporter quand elle allait à la campagne [...] je lui téléphonais à chaque heure. Ces anxiétés qui finissaient par quelques mots dits au téléphone, ou sa visite à Paris, ou un baiser avec quelle force je les éprouve maintenant que je sais rien ne pourra plus calmer. Et moi, de mon côté, je lui persuadais que je pouvais très bien vivre sans elle. »¹⁴

¹². Marcel Proust, *Correspondances*, Tome I, p.161.

¹³. Marcel Proust, *RTP, I Du Côté de chez Swann*, p. 30.

¹⁴. Marcel Proust, *Correspondances*, Tome VI, p. 28.

Il est clair que cette lettre montre, dans une large mesure, le chagrin de quelqu'un qui ne peut pas maîtriser la logique. Car Proust de son côté comment s'est-il entraîné ? À oublier sa mère, enfin, en lui écrivant. À quoi est-il entraîné, presque malgré lui ? À écrire ce qu'il n'avait pu écrire quand elle était là.

Le devenir écrivain de Proust s'est joué autour du baiser de maman, écran de la mort, fétiche de l'amour. Lorsqu'il se remet à écrire, Proust raconte Marcel. Malade, l'enfant mendie le dernier baiser de sa Mère, mais elle le traite de stupide et le quitte : « *je repense à mon article [...] je voudrais bien demander à Maman ce qu'elle en pense. J'appelle, aucun bruit ne répond.* »¹⁵

Toute *La Recherche* recouvrait ce baiser perdu, « *ce baiser de paix* »¹⁶, cette séparation de maman, cette attente sans fin du fils jusqu'à ce qu'elle vienne enfin réchauffer les pieds froids d'un enfant malade.

Marcel Proust, fils de sa mère

On a beaucoup parlé de la difficile relation qu'ont entretenue tant bien que mal Marcel Proust et son père Adrien. Leurs trente-deux ans de vie commune se caractérisaient par une constante et mutuelle incompréhension pourtant non dénuée d'une certaine affection filiale :

« *Peut-être même que ce que j'appelais sa sévérité, quand il m'envoyait me coucher, méritait moins ce nom que celle de ma mère ou ma grand-mère, car sa nature plus différente en certains points de la mienne que n'était la leur, n'avait probablement pas deviné jusqu'ici combien j'étais malheureux tous les soirs.* »¹⁷

Pour schématiser, nous pourrions dire que la famille Proust était composée de deux couples : Adrien + Robert (le fils cadet) et Jeanne + Marcel (le fils aîné). Chaque couple vit dans sa sphère affective personnelle ou il entretenait une simplicité basée sur des valeurs, une sensibilité et des goûts étrangers à

¹⁵. Marcel Proust, *RTP, VII Le Temps Retrouvé*, p. 278.

¹⁶. Marcel Proust, *RTP, I Du Côté de chez Swann*, p. 13.

¹⁷. Marcel Proust, *Ibid.*, p. 37.

l'autre : « *J'aime beaucoup papa. Mais Maman, le jour où elle est morte, elle a emporté son petit Marcel avec elle* », ¹⁸ confiait Proust à Céleste Albaret.

En réalité, Marcel est un enfant pas comme les autres ; il ne peut courir, sauter, « *se laisser aller à son élan* ». ¹⁹ C'est un enfant malade : il souffrait de l'asthme de foins, aussi nommé asthme de pollens. Cette maladie a naturellement contribué à resserrer ses liens avec sa mère, à renforcer leur réseau complexe d'amour, de ressentiment et de dépendance. L'asthme devenait, ainsi, un moyen de faire revenir maman. Leurs émotions sont à l'unisson ; ils vivent un amour hanté par la menace de la séparation car l'asthme est une maladie de séparation. Marcel ne grandira pas et ne guérira pas, mais jamais il ne parviendra à s'éloigner de sa mère : « *J'avais toujours quatre ans pour elle* » ²⁰, note-t-il après la mort de sa mère.

En outre, tout au long de leurs lettres, Jeanne écrit à Marcel comme une femme à son amant : « **cher petit** » est la formule qui revient le plus souvent sous sa plume : dans *La Prisonnière* à peine une fois ou deux l'appelle-t-elle « **loup** » ou « **mon chéri** ». « **Je t'embrasse mille fois** » « **mille tendres baisers** » sont des expressions bien naturelles sous la plume d'une mère aimante dont le fils est absent. Un jour, alors qu'elle est toute à la déception de ne pas avoir reçu de lettre de lui, elle écrit : « *Je te quitte tendrement, t'embrasse tendrement, t'aime tendrement et compte t'éteindre tendrement.* » ²¹

Une chose importante mérite d'être signalée ici. C'est une véritable éducation littéraire que lui a donné maman. Jeanne Weil est cultivée, sait le latin et le grec, comprend l'anglais et l'allemand, dispose d'une assez solide formation classique. ²² Sa propre mère et elle se parlent, échangent des expressions de Racine ou de Molière, s'envoient des tournures de Mme Sévigné ou de Georges Sand : « *De même quand elle lisait la prose de Georges Sand, qui inspire toujours cette bonté, cette distinction morale que Maman avait appris de ma grand-mère à tenir pour supérieurs à tout dans la vie, et que je ne devais lui apprendre que bien plus tard à ne pas tenir également pour supérieures à tout dans les livres.* » ²³

¹⁸. Cité par Michel Schneider, *op.cit.*, p. 296.

¹⁹. Robert Saupault, *Marcel Proust du côté de la maladie*, p.97.

²⁰. Cité par Evelyne Boch-Dano, *Madame Proust*, p. 173.

²¹. Marcel Proust, *Correspondances, Tome III*, p.399.

²². Pour tout ce qui concerne la mère de Proust et sa relation avec son fils Marcel nous renvoyons à Evelyne Boch-Dano, *Madame Proust*, pp. (141-240)

²³. Marcel Proust, *RTP, I Du Côté de chez Swann*, p.42.

Ainsi, Jeanne transmet à son fils sa sensibilité particulière aux mots. Un amour tissé de littérature les liaient où tout se dit par allusion ou citation. Dans *La Prisonnière*, comme à titre d'exemple, le narrateur cite « **notre habitude familiale des citations.** »²⁴ Du reste, la mère était la première lectrice de son fils : « [...] **puisque tu n'as pas sommeil ni ta Maman non plus, ne restons pas à nous énerver, faisons quelque chose, prenons un de tes livres.** »²⁵

Proust travaille avec elle et pour elle ses premières esquisses littéraires. À partir de *Jean Santeuil* (un roman inachevé et publié après la mort de Proust) jusqu'à la traduction de *La Bible d'Amien* et *Sésames et les Lys* (deux livres de Ruskin) en passant par *Les Plaisirs et Les Jours*, la mère était inséparable de cette aventure. Dans toute sa débutante carrière d'écrivain, elle le soutient, l'inspire, l'encourage, lui reprochant parfois sa paresse intellectuelle et le faisant mousser auprès des gloires littéraires. Sa collaboration au travail de son fils est à la fois un geste d'amour, de maternité et de compréhension profonde. Les heures passées ensemble sur les textes de Ruskin, par exemple, ont clairement compté parmi les plus heureuses de la vie de Jeanne. Elle a eu le sentiment d'être utile de participer à l'œuvre en cours : « **Du roman à la traduction de Ruskin [...] l'association esthétique de la mère et du fils se renforce : elle veille sur l'écriture comme sur le sommeil du petit garçon** »²⁶ note Jean Yves Tadié.

Du surcroît, ce qui attire notre attention, dans *Les Correspondances* de Marcel Proust et sa mère c'est que les lettres de Jeanne Proust sont celles de quelqu'un qui peut-être voudrait écrire, mais ne sait pas, adressées à quelqu'un qui sait écrire mais ne veut pas, comme le dit Michel Schneider : « **Proust est sa mère, sa mère sublime qui savait les cœurs, la source des romans, mais ne savait pas les écrire, ce que le fils fera à sa place.** »²⁷

D'ailleurs, lorsque la parole porte sur les écrivains de vrais fils sans mère, nous ne pouvons pas ne pas parler de Rousseau, Constante et Nerval, dont les mères sont mortes peu après les avoir mis au monde. Mais, ce qui manque à ceux-ci, selon nous, c'est peut-être la volonté de recomposer leur propre histoire. Proust n'est pas de cette famille. Ainsi, nous pourrions opposer les écrivains sans mère et les écrivains de la mère : les premiers sont des hommes insomniaques du matin, les secondes des anges de la nuit qui attendent le baiser du maman.

²⁴. Marcel Proust, *RTP, V La Prisonnière*, p.365.

²⁵. Marcel Proust, *RTP, I Du Côté de chez Swann*, p.38.

²⁶. Jean Yves Tadié, *Marcel Proust*, p.491.

²⁷. Michel Schbeider, *op.cit.*, p. 275.

À ce propos, nous voudrions bien mentionner une autre chose qui mérite d'être signalée. C'est que rarement l'auteur de *La Recherche* n'utilise cette désignation : ma mère, alors qu'il dit presque partout : mon père. Dans la vie courante et dans sa proluxe Correspondance, Marcel ne parle pas non plus de Jeanne Proust autrement qu'en disant « **Maman** », souvent avec une majuscule, car la majuscule confère au terme un statut de nom propre : il s'agit de la figure maternelle par excellence, qui incarne et symbolise pour Proust l'univers de l'enfance. Il la nomme « *ma chère petite Maman* »²⁸ ou « *mon exquise petite Maman* »²⁹. Maman c'est la mère immortelle, celle qui ne peut pas, ne doit pas mourir. Dire « **ma mère** » c'est pour Proust, accepter l'idée de sa mort. À treize ans, on avait demandé à Marcel :

« *-Quel est pour vous le comble de la misère ?
-Etre séparé de Maman* »³⁰, avait-il répondu.

*L'histoire d'une vocation*³¹

Nous avons appris la tendre amitié qui liait Marcel Proust, pendant son enfance et son adolescence, à sa mère. En effet, nous touchons ici au mystère de Proust, car celui-ci ne s'est jamais consolé d'avoir perdu celle dont la vigilance et la douceur lui donnaient « **le seul miel de sa vie** ».

À *la Recherche du Temps perdu* est, en essence, l'histoire d'une vocation longtemps invisible, méconnu ou différé, et qui finit par s'imposer au narrateur à la fin du *Temps Retrouvé*, au moment précis où vont coïncider celui qui parle et celui qui vit : « *Ainsi, toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu [...] être résumé sous ce titre : une vocation.* »³²

La dernière page du livre se renferme exactement sur la première puisque le livre se termine quand Marcel prend la plume pour écrire comme le signale Roland Barthes : « *À la Recherche du Temps perdu est l'histoire d'une écriture.* »³³

²⁸. Marcel Proust, *Correspondances, Tome IV*, p. 280.

²⁹. Marcel Proust, *Correspondances, Tome II*, p. 365.

³⁰. Cité par Georges Cattau, *Marcel Proust*, p. 6.

³¹. Voir à ce sujet, Jean Yves Tadié, *Proust et le roman*, pp. (22-33).

³². Marcel Proust, *RTP, VII Le Temps Retrouvé*, p. 280.

³³. Roland Barthes, "Proust et les noms", dans *Nouveaux Essais critiques*, p. 121.

Mais vocation de quoi ? Non pas seulement d'écrire mais de se trouver. Certes, en devenant le scrutateur et le rapporteur de sa vie, le romancier donne parfois le sentiment d'être impuissant à y participer malgré son désir de s'y perdre pour s'y retrouver : « *Moi, Marcel Proust, je suis le narrateur et principal personnage de la Recherche, j'en suis l'auteur [...] On dirait que j'aurais été écrivain.* »³⁴

Il est clair qu'il y a bien dans l'œuvre de Proust un avant et un après la mort de maman : après un deuil de trois ans, il se mettra à faire ce que la mère aurait aimé qu'il fit, ce grand roman qu'il n'aurait jamais écrit près d'elle. Car après cette mort-là Proust a cessé de lui ressembler ; il a pris le masque de son art ; il trouve en lui un Marcel qu'il ne connaissait pas, acharné de travail. Il faut choisir entre regarder le visage de maman jusqu'à s'y fondre ou écrire un livre dans lequel il disparaîtra. « *Il était bien certain en effet que ces pages que j'écrivais, Albertine, surtout l'Albertine d'alors ne les eut pas comprises. Mais c'est justement [...] parce qu'elle était si différente de moi qu'elle m'avait fécondé par le chagrin, et même d'abord par le simple effort pour imaginer ce qui diffère de soi. Ces pages, si elle avait été capable de les comprendre, par cela même elle ne les eut pas inspirées.* »³⁵ En substituant maman à Albertine, nous découvrons cette idée : la mère a inspiré le livre.

La Recherche serait une façon de faire revivre la mère entre les pages. En devenant écrivain, Proust faisait comme s'il ne savait pas que maman était morte, ce qui exactement le voulait la mère : « *Fais comme si tu ne savais pas que je meure. Que ma mort soit un bon mot, qu'elle appartienne non à la vie douloureuse, mais à la littérature consolante* »³⁶, dit Madame Proust à son fils.

Ainsi, *La Recherche* s'est construite par ce pacte selon lequel la mère demande au fils de ne pas savoir qu'elle va mourir, de faire comme si elle ne mourrait pas. Mais le fils le respecte en le trahissant. Il sait que sur la mort de sa mère il écrira son roman.

³⁴. Cité par Michel Schneider, *op. cit.*, p. 149.

³⁵. Marcel Proust, *RTP, VII Le Temps Retrouvé*, p. 223.

³⁶. Cité par Michel Schneider, *op. cit.*, p. 216.

CONCLUSION

Le sujet principal du roman est « **comment Marcel devenir écrivain** », devenir écrivain pour raconter à sa mère. De même que *Contre Sainte-Beuve* prend la forme d'une conversation avec la mère, de même *À la Recherche du Temps perdu* est une conversation avec soi-même, ou avec la mère morte en soi car Marcel, tout au long du roman, s'effraie de l'idée qu'il pourrait être quelqu'un qui ne serait jamais sorti de la conversation avec maman ; et *La Recherche* n'est en tant que roman, que l'histoire de l'écriture de ce roman.

« **À la recherche de la mère perdu** » ou bien « **L'écrivain retrouvé** », ces titres annonceraient le vrai thème du long roman à la fois inachevé et fini qu'écrivait Marcel Proust contre sa mère aux deux sens du terme : en la cherchant, et pour la perdre. Ce couple formé par Mme Proust et son fils, l'écrivain a pu renverser l'étiquette, par la grâce et la gloire d'un livre. Désormais, on ne peut que dire : Marcel Proust et sa mère, car Marcel a pris son temps pour se passer de maman, pour écrire.

Ainsi, nous pourrions dire, comme suite logique, que le temps perdu est le temps de la mère, celui du baiser de sept heures à Combray. Le temps retrouvé n'est pas le temps perdu, c'est celui de l'écriture. Rien n'est comme avant. Rien n'est rendu et maman n'est pas venue, elle ne vient jamais, elle ne reviendra pas non plus ; le livre est achevé

BIBLIOGRAPHIE**Œuvres de Proust**

- Proust(Marcel), *RTP, I Du Côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1989.
- Proust(M.), *RTP, V La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 1990.
- Proust, *RTP, VII, Le Temps Retrouvé*, Paris, Gallimard, 1990.
- Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1971.
- Proust, *Jean Santeuil*, Paris, Gallimard, 1952.
- Proust, *Correspondances, Tomes I, III, IV, VI*, Paris, Plon, Éditions de Philip Colb, 1953-1971.

Œuvres critiques

- Barthes (Roland), *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1972.
- Bloch-Dano (Evelyne), *Madame Proust*, Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 2004
- Castex(P.G), Surer(P.), Becker(g), *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1974.
- Cattai(Georges), *Marcel Proust*, Paris, Editions Universitaires, 1958.
- Gros(Bernard), *Profil d'une œuvre : RTP*, Paris, Hatier, 1981.
- Saupault(Robert), *Marcel Proust du Côté de la maladie*, Paris, Plon, 1971.
- Schneider (Michel), *Maman*, Paris, Gallimard, 1999.
- Tadié (Jean-Yves), *Marcel Proust*, Paris, Coll. « **Folio** », Gallimard, 1996.
- Tadié (J.Y), *Proust et le roman*, Paris, Gallimard, 1971.

Périodiques

- Younis (mouhanad), *Royaume du Père- Roauyme du fils*, Quotidien Al-Jumhuriyah, Bagdad, Dar Al-Jamahir de Presse, 1989.

صوت الام في البحث عن (الزمن الضائع)

الباحث : عماد محمد علي

الخلاصة

لقد حدث شيء مهم في رواية القرن العشرين الفرنسية ذلك هو التحول الواضح في ضمير الابن فلم يعد لزاماً على هذا الأخير سلوك ذات النهج المتعارف عليه في الرواية الكلاسيكية أي رواية الأب ووجد البطل نفسه مرتبطاً على نحو وثيق بطفولته وأمه التي باتت تعني له مصيراً جديداً ضمن المساحة الروائية.

نستطيع أن نعتبر رواية بروست التي ألهمت معظم روائيي القرن العشرين مؤشراً واضحاً على سيادة الأم منذ صفحاتها الأولى ومروراً بمعظم فصولها وأجزائها حتى الصفحة الأخيرة. لقد صنع بروست رواية مغايرة للتقاليد البلاغية بإصراره على شخصية الأم، في حين كان الأب غائباً، خلافاً لما كان يحدث في رواية بلزاك وبذلك يمكن اعتبار رواية بروست ثورة مهمة في عالم الرواية من هذه النقطة بالذات. كما أن الحوار الداخلي ساد رواية بروست مع سيادة الأم وتوسع نفوذها.

إن حضور الأم داخل وعي الابن قد كثف الإحساس عند البطل بالتصاقه بذاته وكلما كان الإحساس بالإثم قوياً، كانت العودة إلى الداخل واضحة عند الشخصية حيث يعثر الابن في دخيلته على طفولته وصوت أمه.

لقد صنع حضور الأم في الرواية كياناً داخلياً جديداً للابن الذي ظل يحتمي بذكرى أمه حتى بعد غيابها طيلة ترحاله العميق في تفاصيل الذات. حين أحب مارسيل الابن فتاة تدعى البرتين، ظل نهياً للإحساس بالإثم وهو يخشى أن تشغله علاقته الجديدة بالبيرتين عن حب أمه النبيل وحلاً لأزمة مارسيل هذه، فقد أرضى بروست للبيرتين أن تموت في وقت مبكر، لتبقى الأم وحدها خالدة في وعي البطل.

لقد أكتشف مارسيل قيمة الزمن الماضي من ارتباطه الوثيق بطفولته وأمه التي تعني له مصيراً جديداً يستطيع أن يصنع منه إبداعاً لو عرف كيف يستثمر الزمن وبذلك فإن الطمأنينة في رواية بروست استرجعها البطل من الماضي المستعاد في ظل الأم الخالدة التي أصبحت ذكراها مزاراً من الورق يحج إليه آلاف القراء.